

LE MONSTRE DE TROYES ET LA GRANDE PRESSE AU SECOURS DES INSTITUTIONS

Patrick Henry, 23 ans enlève le petit Philippe Bertrant et demande une rançon de 1 million de francs aux parents de l'enfant. On retrouvera l'enfant assassiné, étranglé par le ravisseur. C'est alors une extraordinaire campagne pour la condamnation à mort de l'assassin qui se déclenche, orchestrée par les moyens d'information relayés par la population qui, par l'intermédiaire de sondages, se prononce pour la peine capitale.

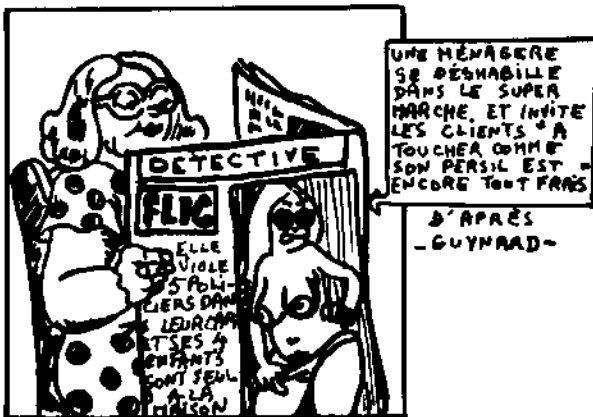
«Il faut que la Justice passe rude et vite». Michel Ponia-towski.

«Il faut éliminer les éléments associaux». Pierre Messmer, Jean Lecanuet (ministre de la Justice), Robert Galley, (maire de Troyes) personne ne manque à l'appel.

«Il faut que les assassins d'enfants sachent qu'ils seront désormais exécutés (...), il faut que Patrick Henri soit jugé vite et vite exécuté», et de rajouter «si nous acceptons la société dans laquelle nous vivons, il faut en respecter les règles» (Le Meilleur du 20 au 26 février 1976).

Du Parisien Libéré à Minute, en passant par Spécial Dernière, Le Meilleur et France Soir, l'appel au meurtre va être lancé de plus en plus ouvertement. Or, une première affaire vient de secouer la France, pendant laquelle les medias avaient, si l'on peut dire préparé le terrain. De plus la situation politique est déterminée, depuis les élections présidentielles, par l'union indispensable des différentes composantes et solutions de la bourgeoisie pour faire face à l'union de la gauche, et notamment par l'entrée officielle dans la majorité de la frange bourgeoise ayant choisi pour l'heure de stopper la montée des luttes ouvrières par une destruction totale de leurs organisations. Ceci fut symbolisé par le fait que le service d'ordre du candidat de la majorité pendant la campagne présidentielle fut assuré par l'éditorialiste du journal Minute, François Brigneau en personne. Précisons encore une fois que le fascisme n'est pas le hobby d'une partie de la bourgeoisie, «méchante» et «extrémiste», mais une solution possible pour la bourgeoisie. De plus, les journaux diffusant cette idéologie fascisante ne sont pas lus uniquement par ceux qui optent concrètement pour cette solution, mais par une frange importante de la petite bourgeoisie et de la classe ouvrière. Combien d'ouvriers, adhérents à la CGT lisent «Le Parisien Libéré» ?

Certes les tentatives d'analyse n'ont pas manqué : «C'est notre monde qui est malade, qui produit des Patrick Henri, c'est lui qui a inventé le rapt, la transformation d'un enfant en valeur d'échange, en monnaie. Et c'est ce que veut cacher la restauration du bouc émissaire».



«La thèse de Ponia est d'ailleurs simple : notre société est bonne, saine, faite d'honnêtes gens et les quelques brebis galeuses doivent être sévèrement punies (suivez mon regard : vers l'échafaud). Cette simplicité de raisonnement entraîne l'adhésion de milliers de lyncheurs en puissance (Louis-Jean Calvet - P.H. du 26 février au 3 mars 76).

Certes, encore une fois un marxiste fait l'analyse du système de production et de la déviance produite, encore une fois on démonte les mécanismes politico-juridiques, encore une fois on constate que l'idéologie dominante est celle de la classe dominante, MAIS on laisse aux structures de diffusion de cette idéologie, le loisir d'exploiter les mécanismes, les courroies de transmission entre le mode de diffusion et le cerveau de l'individu. Prenons un exemple frappant : «Minute», passé spécialiste dans le genre, en pleine campagne d'appel au lynchage, se permet de titrer : «Le monstre de Troyes : une odieuse campagne pour le sauver de la guillotine» (Minute du 26 février au 2 mars - n° 724). Et François Brigneau, en dénonçant les «bataillons de la perversion humanitaire» se permet de faire remarquer : «Que je sache, ce petit monstre falot, que j'aurai vu sans grand souci accroché au premier lampadaire venu — ce qui aurait économisé beaucoup d'encre inutile avec les frais du procès — n'a pas été lynché». Et ce professionnel de la démagogie ou plus précisément de la diffusion idéologique, va terminer son article par une formidable démonstration de ce que peut être un lynchage institutionnel : «Ne chercons pas Midi à Quatorze heures. Voilà un cas précis. Un homme a tué un enfant pour de l'argent. Il ne mérite pas de vivre. Tuons-le. D'abord parce que c'est juste et bien mérité (sic), ensuite parce qu'aucun travailleur de ce pays ne veut payer d'impôts pour entretenir cette ordure, sa vie durant, dans un cachot. On va me traiter de pourvoyeur d'échafaud. J'ai le sentiment au contraire en écrivant et en signant cela, d'empêcher de nuire les pousse au crime». Tout y est : la famille, l'enfant, l'argent mal gagné, l'impôt durement payé, le classement définitif et violent (ordure), et enfin par le même subterfuge que «La campagne odieuse pour le sauver», on va au devant des accusations, on les détourne et on les dirige contre l'adversaire : «empêcher de nuire les pousse-au-crime». C'est ce qu'on pourrait appeler la composition des forces idéologiques et leur maîtrise.

Le mode de production de la société, s'il produit différentes structures de coercition et de diffusion idéologiques, produit en même temps et par elles, certains «entonnoirs» d'intériorisation des rapports sociaux, ceci facilité par la domination de la classe bourgeoise et donc par la place des individus dans le système de production. Cette fabrication du «surmoi», constituant de la totalisation des individus, ne peut se comprendre qu'en partant d'un constat des effets.

Encore ne faut-il pas oublier comment se constituent les différentes représentations idéologiques, tâche d'une «psychologie sociale analytique» : «Les idéologies sont le produit de certains désirs, pulsions, intérêts et besoins qui, biologiquement déterminés, quantitativement et qualitativement structurés par la situation socio-économique, se manifestent comme «rationalisation» sous forme d'idéologies». («Les superstructures dans la conception matérialiste de l'histoire». F. Jakubowsky, p. 112). Par conséquent, nous dit Jakubowsky, il s'agit de déterminer l'appareil pulsionnel dans lequel la situation économique se retranscrit, afin de mettre en évidence le fonctionnement des idéologies et de leurs articulations.

Reprenons l'exemple de Troyes.

Si nous examinons la réaction populaire de haine, nous constatons avec Robert Castel que «la demande de mort a fonction de réassurance contre (la peur que justice ne soit pas faite). Qu'est-ce qu'il y a dans la vie des gens qui explique ce déplacement : que leur besoin frustré de Justice s'exprime par la demande de mort de quelqu'un ? (Libération du 28 février 76). De plus, comme le dit Guattari, «peut-être qu'on a moins affaire à une peur qu'à une sorte de plaisir collectif, de plaisir fasciste se déclenchant à partir du moment où, exceptionnellement un large consensus répressif s'établit dans le corps social» (idem).

Cette identification à un groupe afin de sécuriser est accentuée du fait, selon Guattari de la position sociale de l'assassin de Troyes. Celui-ci n'est pas, en tant qu'individu «marginalisé» au départ. S'il a rompu son contrat avec la société, c'est dans l'accomplissement du crime. Il est individu socialisé, intégré. Costume, Ray ban et cheveux juste assez longs. D'où l'importance pour les journaux clamant la mise à mort de publier des photographies où l'ancien Dupont Lajoie a les cheveux dans les yeux et «l'air cynique».

«Il s'agit en somme d'une affaire de justice interne au modèle dominant... ce n'est pas l'ordre public que Patrick Henry menace, c'est l'ordre moral des gens» (idem). «Ce n'est pas une réparation, le paiement d'une dette, ce n'est plus de l'ordre du calcul, c'est une cérémonie d'annulation».

En fait, le «Monstre de Troyes» n'existe pas.

Car il ne s'agit plus ici de Patrick Henry, jeune minet de 23 ans, mais bien d'un abominable épouvantail, savamment construit de toutes pièces autour des axes traditionnels et fondamentaux de l'idéologie bourgeoise.

L'énorme consensus social qui s'est alors déclenché dans l'avalanche de haine à l'égard du «monstre» fut en effet soigneusement réglé, conduit, puis désamorcé, par la grande presse. Cette dernière ainsi nommée sans distinction, puisque toute entière occupée lors de l'affaire à inciter ses lecteurs à la vengeance et au meurtre (trois fausses notes cependant : Le Monde, l'Humanité et Libération, bien que seul ce dernier ait mené une critique radicale et fournie de la politique du pouvoir en la matière, tout au long de l'événement et de ses suites.)

... eh bien voilà.

Qu'il soit dit que nous aurons une fois de plus fait notre devoir ; accompli notre B.A. d'intellectuel révolutionnaire. La presse bourgeoise est ainsi dûment dénoncée par nos soins. Amen. A la prochaine !

Qui a dit que le gauchisme consistait notamment en l'incapacité de prendre en charge concrètement la mise en œuvre des objectifs fixés dans le discours ?

Non, ce n'est pas M. BRIGNEAU, mais un vieux journaliste : LÉNINE.

Et nous n'en sommes pas même aux objectifs : les organisations de la classe ouvrière ont toujours fait preuve d'une complète incapacité à analyser, comprendre et combattre la presse bourgeoise, dans ce qu'elle a de fondamental.

Or les procès de diffusion de l'idéologie dominante, mais aussi de stabilisation, ou au contraire de mise à jour de l'expression idéologique dans telle ou telle catégorie sociale (surtout dans la moyenne bourgeoisie) par les mass-media, ne se trouvent dévoilés qu'en de très rares occasions.

D'ordinaire, le discours, par l'éclatement du mode d'expression bourgeoise du 19^e siècle, l'irruption d'une technocratie morcellée, etc, voile, en se voilant lui-même de détours sybillins, tant dans sa langue que dans le langage à proprement parler, les préceptes pourtant fort simples qu'il produit en toutes occasions. L'affaire Patrick Henry, à l'inverse, ne souffre pas de nuances : il faut trancher. D'autre part, il y a, pour ce qui concerne la presse, un glissement très net de la valeur marchande que constitue le journal, à une valeur d'usage aux progrès galopants. Le fantasme du «tout savoir heure après heure» ne permet plus qu'on se prive ou de journaux ou de la sempiternelle radio/télé. Est-il nécessaire de rappeler par ailleurs, que s'il est un domaine où les grands capitaux sont les rois, c'est bien celui de la presse écrite et parlée : Monopoles de l'argent, ou monopole d'Etat. Monopoles des finances de la bourgeoisie, ou... de ses représentants politiques. C'est ce que l'on appelle la libre entreprise.

Enfin, comme le notait fort justement Daniel Bensaid (lors de la fête de lancement du quotidien ROUGE) : «La bourgeoisie a tout intérêt à défendre l'idée d'une presse libre, non censurée, totalement exempte de pressions gouvernementales. En effet : la bourgeoisie sait fort bien qu'elle a aujourd'hui les moyens économiques du monopole de la grande presse. Et de fait, le Figaro ou France-Soir n'ont rien à craindre : jamais un gouvernement bourgeois ne s'avisera un jour de les interdire».

*

Ces quelques préambules pour indiquer, s'il en était besoin, la nécessité d'une analyse systématique, rigoureuse et inventive de la presse bourgeoise. Ce à quoi nous souhaitons donc œuvrer.





Une horrible révélation sur le monstre de Troyes
IL avait déjà tué et ça ne l'avait pas ému
 IL Y A DEUX ANS, PATRICK HENRY AVAIT TUÉ UN CYCLOMOTORISTE AVEC SA VOITURE. CET ACCIDENT TRAGIQUE DONT IL ÉTAIT LE SEUL RESPONSABLE NE L'AVAIT MÊME PAS BOULEVERSE.

LA GUILLOTINE pour l'assassin du petit Philippe

... Même sa mère réclame le châtiement suprême



IL FAUT VRAIMENT QU'UNE MÈRE AIT ATTEINT LE FOND DE LA SOUFFRANCE ET DE LA HONTE POUR QU'ELLE ARRIVE À RECLAMER ELLE-MÊME LE PIRE DES CHÂTIMENTS POUR L'ENFANT DE SA CHAIR... C'EST LE CAS DE MADAME HENRY ET QUI OSE RAIT LA BLAMER.



PATRICK ÉTAIT PRÊT À TOUT POUR DE L'ARGENT ET DES L'ÂGE DE 13 ANS IL COMMENÇAIT SON PREMIER VOL. IL DISAIT À SES FRÈRES ET SŒURS: «L'ARGENT, IL FAUT ALLER LE CHERCHER LA OÙ IL SE TROUVE. UN JOUR, JE SERAI RICHE». CE BESOIN DE RICHESSE A FAIT DE LUI LE PIRE DES ASSASSINS.

— Déjà condamné pour vol

Il était prêt à tout pour de l'argent!

LE PLUS ABJECT DE TOUT C'EST LA DÉCLARATION DE PATRICK LORSQU'ON L'AVAIT RELÂCHÉ APRÈS 47 HEURES D'INTERROGATOIRE. IL AVAIT OSÉ DIRE: «IL FAUT TUER LES RAVISSEURS D'ENFANTS».

— Trois jours après avoir étranglé cet enfant innocent il était parti en java avec ses copains

TROIS JOURS APRÈS AVOIR ÉTRANGLÉ LE PETIT PHILIPPE IL PARTAIT JOYEUSEMENT EN VACANCES AVEC UNE BANDE DE COPAINS. «RIEN DANS SON COMPORTEMENT N'AVAIT PU LAISSER PRÉAGER QU'IL VENAIT DE TUER UN ENFANT. PATRICK ÉTAIT LE BOUTE EN TRAIN DE LA BANDE.» RACONTE AUJOURD'HUI SES AMIS. ÇA DONNE LE FRISSON.



CES VISAGES D'OU LA JOIE S'EST ENFUIE À JAMAIS CE SONT CEUX DE M. ET MME BERTRAND, LES MALHEUREUX PARENTS DE PHILIPPE. UNE VILLE ENTIÈRE ÉTAIT À LEUR CÔTÉ DEVANT LE PETIT CERCUEIL COUVERT DE FLEURS.

LA PITIE SERAIT UN CRIME!

MÊME SI L'ON EST CONTRE LA PEINE DE MORT, UN CRIME AUSSI ATROCE QUE LE MEURTRE D'UN ENFANT INNOCENT FAIT FREMIR. ON SE PREND À PENSER POUR L'INDULGENCE. CETTE FOIS SE SERAIT LA PLUS TRAGIQUE DES FRÈRES: JAMAIS, DES DRAMES COMME ÇA N'AIENT LIEU... **LIRE PAGE 9**

De la grande presse nous ne retiendrons que deux journaux, de la presse parfois dite «à sensations». Ce choix s'explique de la façon suivante : Caricature du discours de la bourgeoisie sur l'idéal social, le discours de «Ici Paris», ou de «France Dimanche» met à plat, offre à la vue les nœuds de l'idéologie bourgeoise, dans leur plus simple expression. Ce style de presse déshabille aussi le discours technocratique contemporain, pour en montrer le sexe, les articulations, le regard, mais aussi le cul : Elle s'adresse en priorité à la frange la plus sujette aux crises idéologiques, à savoir la petite et moyenne bourgeoisie, et son désir ambivalent de justice sociale et d'Etat fort. Strate sociale dans laquelle se développe, ou se défait, avec une même rapidité foudroyante, un fascisme rampant, quotidien, excellente base psychosociologique pour l'instauration d'un état d'exception, voire de la radicalisation de la démocratie bourgeoise en état fasciste.

Le numéro 1599 (eh oui...) de «Ici Paris» nous offre en tout cela une éblouissante démonstration de manipulation des masses par la manipulation de l'information. Nous allons donc nous efforcer (bien qu'à notre avis, un livre entier y suffirait à peine) d'en montrer quelques mécanismes essentiels. Ce numéro paraît donc le 27 février 1976, soit un mois après le meurtre de Philippe, et 7 jours après les aveux de Patrick Henry.



«LA GUILLOTINE...» : La seule chose de véritablement perçue par le regard, au premier coup d'œil, ou par la vue non intentionnelle (sur l'affichage en kiosque par exemple). Aucune ambiguïté possible : la seule affaire en cours, à ce moment-là, celle dont tout le monde parle, c'est «l'affaire de Troyes».

Je sors du métro. Fatigué. Je lis «LA GUILLOTINE». Je rentre. J'ouvre la télé : «Affaire de Troyes. Aujourd'hui se déroulaient les obsèques du petit Philippe...» Je pense : «La guillotine, voilà ce qu'il mérite».

Le reste, pour ce temps précis de l'intervention du média, est inutile, et d'ailleurs non perçu par le sujet.

Mais si ce dernier vient à prendre le journal dans les mains, ce sont les photos désormais, qui vont happer son attention.

Deux canaux pour le message : leur contenu (manifeste et latent) et leur ordonnancement dans l'occupation du «sol» de la page.

schéma n° 1

— La photo n° 1 nous montre la mère de P.H.

Eplorée mais digne, avec un expression douloureuse de «bonté bafouée». Nous reviendrons sur le contenu latent de cette photo, autour de laquelle, nous semble-t-il, s'articule toute l'ambiguïté opportuniste du journal (dans «Ici Paris» comme dans «France Dimanche», d'ailleurs).

— La photo n° 2 présente P.H. souriant, bien coiffé, vêtu d'un costume impeccable ; l'ambiance générale en est radieuse, tranquille, rassurante.

Isolée, cette photo illustrerait fort bien une affiche des jeunes giscardiens.

Le jeune homme qu'on nous montre inspire confiance, invite au sérieux et à la bonne humeur.

— La photo n° 3, vraisemblablement extraite d'un album de famille, nous montre Philippe, un enfant très beau, les yeux grands ouverts, un léger sourire à la bouche. Le ton dominant en est la pureté, l'innocence.

— La photo n° 6 est celle des parents du petit Philippe. On peut y voir un couple sérieux, fixant résolument l'objectif du photographe. Ce qui frappe, dans cette photo, est l'absence totale d'expression des deux personnages. Le père a le regard «vide» ; il est bien peigné, habillé semble-t-il comme au quotidien ; les mains jointes, dans une pause figée. La mère est plus enfoncée dans le fauteuil ; elle fume une cigarette, dont elle fait tomber les cendres dans un cendrier qu'elle tient d'une main. La photo la montre attentive, habillée avec soin de vêtements clairs. Se dégage tout au plus de cette photo une impression de relative gravité...

Voilà donc l'essentiel de la «surface photo» de cette une : une mère digne et compréhensive, un jeune homme distingué et jovial, un enfant rayonnant, et un couple dénué d'expression.

Et le drame, dans tout ça ?

Il se joue dans les deux photos restantes qui n'occupent qu'une très faible place dans la page (160 cm², contre 700 cm² pour les autres photos) : Les photos n° 4 et 5.

— La photo n° 4 nous livre un flash sur le moment de l'arrestation. On y voit un homme dépeigné, défiguré : Le «sale voyou» qu'on sort d'un troquet après une bonne cuite... (un mot au passage, des circonstances de cette photo, comme de mille autres d'ailleurs. Il faut imaginer les centaines de journalistes qui attendent le scoop, envoyés qu'ils sont pour couvrir à tout prix l'événement. Depuis des semaines ils ont ratissé la région, interrogé les gens du pays, les parents du petit Philippe, son institutrice, le chef de l'entreprise où travaille son père, etc...

LA GUILLOTINE pour l'assassin du petit Philippe



la mère de P.H. ①

P.H. souriant ②

Philippe (la victime) ③

P.H. au moment de son arrestation ④

le cercueil recouvert de fleurs ⑤

les parents de Philippe ⑥

Schéma n° 1

Puis on apprend l'arrestation officielle de Patrick Henry, suspect n° 1 : c'est la ruée. Quand les policiers sortent Patrick Henry, tous se précipitent, les éclairs de flashes fusent de partout, ça crie, ça piaille, ça se bouscule. Des gens cherchent à lyncher le «monstre». «Assassin ! Ordure !». Les injures pleuvent. Patrick Henry baisse la tête, cherche à dissimuler son visage pour échapper aux photos. Mais un des deux policiers le saisit par les cheveux et lui relève le visage. Clac, clac, clac, autant de photos qui feront de P.H. un individu grimaçant, un monstre menaçant. Cette description est magnifiquement réussie dans le film «L'honneur perdu de Katarina Blum», où la jeune femme un peu paumée devient en l'espace de quelques éclairs de flashes la dangereuse terroriste au visage d'enfer...)

— La photo n° 5 est, de toutes, celle qui revêt le contenu manifeste le plus évident : un cercueil recouvert d'une montagne de fleurs.

Soit (photo n° 4) le désordre, la violence, la lâcheté, contre (photo n° 5) le recueillement, la douleur, et la compassion.

Deux photos qui se répondent d'un côté à l'autre de la page, en encadrant toutes les autres, vides de sens pour le drame.

La première articulation que l'on peut mettre en évidence à ce stade de la description, entre les différentes photos est la suivante : la mère de P.H. a été placée dans la page de façon à ce que son regard vise la tête de son fils, semblant dire : «mon pauvre enfant, qu'as-tu fait là ?» Elle est ainsi dégagée du drame lui-même. Cette attitude de mère parfaite lui confère un statut particulier dans toute l'affaire.

Deuxième élément évident dans cette articulation des images entre elles : le rapport entre la photo de l'arrestation, c'est-à-dire, comme nous l'avons montré, la photo constitutive de l'image de «monstre» de P.H., et la photo de P.H. en minet jovial. Un spectre hante la France...

Derrière le beau jeune homme peut se cacher le monstre... Ou plutôt : derrière le beau jeune homme, se CACHAIT un monstre : c'est-à-dire que P.H. est un bon comédien, rien de plus.

Un preuve ? C'est le texte qui vien fixer le sens du rapport de ces deux photos (en épousant la forme de la main de P.H. comme pour coller davantage au personnage) et qui «prend» la photo du monstre dans le courant d'une flèche :



Ainsi donc, nous voilà rassurés : derrière toute cette sérénité, se cachait un véritable vice, déjà ressurgi dans l'histoire de P.H. : Son sourire prend alors une signification toute machiavélique ; il semble dire à Philippe : «Salut... Tu viens faire un tour ?». D'ailleurs, comme par hasard, les deux photos (P.H. et Philippe) sont disposées de telle façon que le regard de P.H. vise les yeux du petit Philippe, comme lors d'une conversation. C'est alors que prend forme le drame ; Philippe répond, souriant : «Oui, monsieur Patrick...». Et notre regard, achevant l'ellipse, plonge, en dernier lieu vers le coin droit, en bas de la page, pour contempler le cercueil, dernier tableau de la tragédie.

Ah oui ! l'ignoble monstre, en vérité !

Deuxième articulation possible des images entre elles : celle qui consiste en leur rapport géométrique dans l'occupation du sol. Nous n'en retiendrons qu'un élément particulièrement riche de sens : P.H. est au centre de la page (son centre de gravité, soit son nombril, est même au centre exact de la page — ou du moins de la partie coiffée par le gros titre), tandis que Philippe est en plus grand dans la page (le rapport d'agrandissement entre les deux photos est approximativement de 1 à 15). Ainsi donc, l'importance donnée à P.H. se traduit en le mettant au centre de la page, tandis que l'importance accordée à la victime se traduira en lui faisant occuper la plus grande surface.

Par ailleurs, la photo de P.H. est découpée sur fond de la photo de Philippe, et non le contraire (ce qui techniquement eut été tout aussi réalisable).

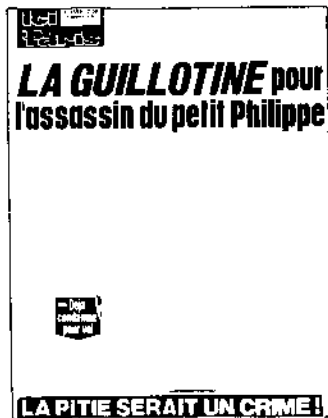
Le centre, c'est l'élément moteur, ce autour de quoi tout s'agence, et c'est aussi la cible : nul doute que c'est bien la place qui convenait au monstre. La surface, c'est ce qui «est», est essentiel, donne son sens, sa substance aux événements, ce qui peut être tellement grand, qu'on ne le distingue même plus, tandis que tout s'inscrit pourtant dessus... Ici, le visage de Philippe justifie la haine, en lui donnant un support moral, en lui fournissant un visage humain. HAIR PAR AMOUR, soit ce qui reste du vécu quand passent les personnages et leur souvenir : Après «HAIR P.H., PAR AMOUR du petit Philippe...».

Les photos permettent cette réduction du prédicat de base à un comportement/réflexe des masses devant le fait du bouc-émissaire ; ainsi tomberont les culpabilités liées à la peine de mort, à la vengeance, etc...

Quant au texte :

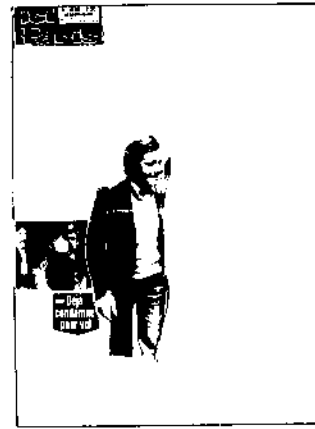
Toujours de la une, ce qui ressort en premier lieu :

- LA GUILLOTINE POUR L'ASSASSIN DU PETIT PHILIPPE
- DÉJÀ CONDAMNÉ POUR VOL
- LA PITIÉ SERAIT UN CRIME !



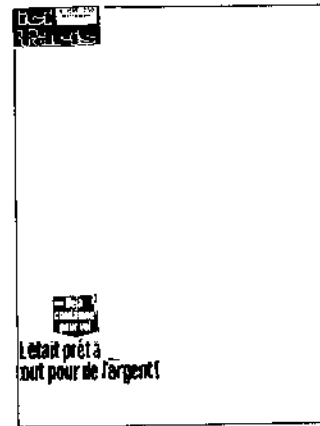
(schéma n° 2).

En fait, comme nous le verrons, toute l'articulation du «système-titres» dans cette page, repose sur le titre le plus petit de tous (curieusement, il en est de même pour les photos : la photo de la mère de P.H.) : «DÉJÀ CONDAMNÉ POUR VOL». De fait, ce titre présente deux caractéristiques bien distinctes des autres : d'une part, il est composé en forme de flèche, ce qui lui fait remplir une fonction articulatoire évidence, et, d'autre part, il tranche par la couleur utilisée : jaune sur fond noir. * * *



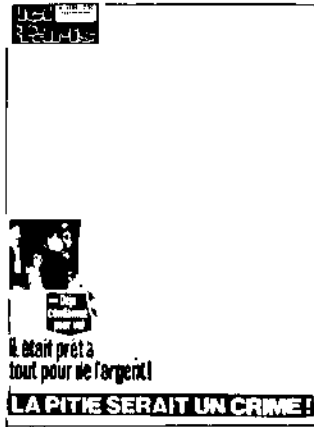
(schéma n° 3).

★ Premier temps, le sens de la flèche «saisit» le contenu manifeste de la photo n° 4 (sans en fixer absolument le sens) comme pour dire : Certes, ce que cachait le sourire de ce beau jeune homme est impensable ; mais il faut savoir qu'il avait déjà été condamné pour vol. En fait, le véritable visage de P.H., c'est bien celui-là : un voyou.



(schéma n° 4).

★ Ici la flèche est extrêmement explicite : elle nous montre un titre, nous invite à sa lecture. «IL ÉTAIT PRÊT À TOUT POUR DE L'ARGENT !». Soit : vous voyez bien, il avait déjà volé ; c'est le genre de type qui ferait n'importe quoi pour de l'argent... Il est temps pour nous de noter que CE N'EST PLUS DE PATRICK HENRY DONT ON PARLE à ce stade : il s'agit ni plus ni moins d'un appel à la haine des «repris de justice», au renforcement de l'appareil répressif, à l'enfermement systématique de ceux qui «ONT DÉJÀ ÉTÉ CONDAMNÉS POUR VOL», c'est-à-dire (sens du «DÉJÀ») qui récidivent après une première condamnation. Eh bien, pour ceux-là... «LA PITIÉ SERAIT UN CRIME !»



(schéma n° 5).

Le sens de la lecture est sans ambiguïté, qui nous est fort bien indiqué par la flèche (a).

Soit au total :

- 1) La guillotine pour l'assassin du petit Philippe !
- 2) Ne vous fiez pas à son sourire : en fait, il a déjà été condamné pour vol.
- 3) Il fait partie de ces gens qui feraient n'importe quoi pour de l'argent.
- 4) Pour ces gens-là, les repris de justice, la pitié serait un crime !

(sous-entendu : peut-être que ça en est déjà un... Si on l'avait mis en prison dès le début de ses incartades, il n'aurait pas pu tuer le petit Philippe).

Finalement, on le voit, le travail est double :

- d'une part, créer l'événement autour duquel pourra se jouer la grande fête d'exorcisme, dans un large consensus national ;
- d'autre part, faire progresser l'idée d'un nécessaire durcissement de l'appareil policier et judiciaire. (Comme tout cela tombe à pic, quelques semaines avant les décisions du conseil des ministres sur la «sécurité des français», notamment en ce qui concerne la fouille des véhicules privés sans mandat de perquisition...).

★

Par ailleurs, trois types de «relief» sont utilisés pour la mise en page de cette une : la forme, la grosseur des caractères, et la couleur.

Il est vrai que le mot qui accroche en premier le regard, est : «GUILLOTINE». Mais il n'est pas moins vrai que le titre le plus mis en relief dans la page est «DÉJÀ CONDAMNÉ POUR VOL». En effet : ce titre est le seul, sous le chapeau général, à être composé en jaune sur fond noir (résultat très voyant), et le seul également qui retienne encore notre attention après le premier coup d'œil. En fait, tout est là : il avait déjà volé. Comme quoi, qui vole un œuf...

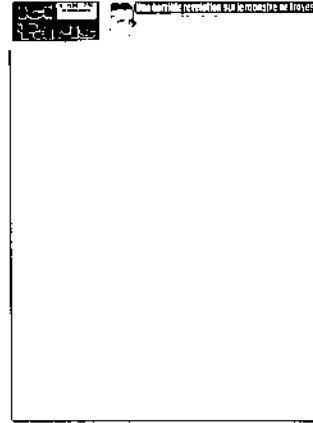
Première association :

- 1) Le «monstre» avait déjà volé...
- 2) Ceux qui ont déjà volé sont des monstres...

Deuxième association : le lecteur tend les bras pour voir l'ensemble de la page (y compris la petite partie située au-dessus du chapeau général) :

Apparaît aussitôt une deuxième flèche composée en caractères jaunes sur fond noir. L'association est immédiate :
 — «UNE HORRIBLE RÉVÉLATION SUR LE MONSTRE DE TROYES»

✱ C'est ce qui s'appelle marteler un thème !



(schéma n° 6).

D'ailleurs, on pourrait, sur la seule composition des titres dans la page, écrire des dizaines de paragraphes supplémentaires : il faudrait par exemple se demander pourquoi 4 titres valent autour d'un bleu blanc rouge qui n'est pas sans évoquer quelque réalité nationale.

Il faudrait encore étudier de plus près les fonctions respectives des titres en positif, et des titres en négatif sur bande de couleur, etc... etc...

Mais tournons les pages.

(Il est connu, pour la confection d'un journal, que les pages impaires jouent un rôle tout à fait particulier.

C'est ainsi qu'on les nomme parfois «belles pages» : c'est en effet elles qui retiennent le regard de celui qui feuillette).

Page 9 - page impaire, décidément le hasard fait toujours aussi bien les choses - un titre : «LE MONSTRE MINABLE DE TROYES».

Développement, donc, sur la nature du monstre : son histoire, ses mœurs, etc... Là, tout devient d'une clarté incroyable, et vient tristement vérifier notre analyse de la une.

4 titres se succèdent en escalier dans la page :

- 1) A 13 ANS, IL VOLE DÉJÀ DES VÉLOS...
- 2) ... A 14 ANS, UNE MOBYLETTE
- 3) A 18 ANS UNE VOITURE ET DES CARNETS DE CHEQUES
- 4) A 23 ANS IL TENTE LE «GROS COUP», ET PARCE QUE LE PETIT PHILIPPE PLEURE EN APPELANT SA MERE, IL L'ÉTRANGLE.

L'idée déjà avancée dans la une, est donc ici développée :

- 1) Ceux qui volent des vélos à 13 ans et des mobylettes à 14 ans, finissent par étrangler des enfants.
- 2) C'est à 13 ans qu'il faut les enfermer.

Les enfermer, oui. Et non pas les éduquer dans de vagues centres d'accueil, avec de quelconques «éducateurs»... Le texte nous le dit très clairement :

«P.H. avait gravi au fil des années tous les échelons qui mènent au pire. Mais en dépit de ses larcins, de ses indélégances, on le croyait «récupérable». »

— Et «on» s'est trompé, n'est-ce pas ? —

«Dès son plus jeune âge, 13/14 ans, il était prêt à tout pour de l'argent. Condamné pour vols de chèques et de voitures, il s'en sortait toujours, car ses parents payaient pour lui. Il était trop gâté, on lui passait tout, disent certains, pas étonnant qu'il ait mal tourné !».

Ben voyons.

D'ailleurs, le discours est inscrit sur la page d'une façon extrêmement lourde de sens :

Les trois premiers titres (A 13 ANS, etc...) sont en caractères noirs (positifs), alors que le dernier titre (A 23 ANS... IL L'ÉTRANGLE) est en blanc sur fond noir (négatif).

Le procédé est simple : représentez la morale par un grand rectangle noir. Toutes les «infractions» commises arrachent des petits bouts de ce rectangle (on supprime un peu de morale), et vont, à l'aide des parcelles de noir récupérées, inscrire leurs méfaits : «A 13 ANS IL VOLE DÉJÀ DES VÉLOS...» etc...

Au total, lorsqu'on a énoncé tous les méfaits de P.H., on obtient, en blanc, dans le grand rectangle noir : «A 23 ANS IL L'ÉTRANGLE».

En somme, le discours va encore plus loin que le simple appel au durcissement de l'appareil juridico-répressif : il appelle à la reconstitution d'une «véritable morale». Il crit à la destruction de la famille, de l'autorité.

C'est à chaque parent qu'il s'adresse : dressez vos enfants ; sinon ils risquent de finir comme le montre de Troyes. Redressement des mœurs, répression, rappel de l'autorité : il est temps que la famille reprenne d'avantage son rôle de cellule de base de l'ordre bourgeois. La boucle est enfin bouclée, avec tout le discours sur la mère de P.H. : «La mère du monstre (sic !) a le sentiment désespéré d'avoir gâché sa vie, celle de son mari et de ses autres enfants en ayant donné le jour à celui qui vient de se rendre si tristement célèbre. Sans cesse elle songe au martyr d'une autre mère, celle de la petite victime.

Ne lui jetons pas la pierre si, aujourd'hui, elle parle de son fils comme le plus impitoyable des juges».

Très belle version moderne du «qui aime bien chatie bien.» Opération soigneuse de déculpabilisation des parents pour ce qui concerne la répression de leurs enfants. En fait, Ici Paris dit aux mères de famille (à travers l'exemple de la mère de P.H.)

1) S'ils commettent des larcins, voire des crimes, c'est de votre faute.

2) Vous aurez toujours raison de les punir sévèrement. Personne ne vous jettera la pierre.

Plus encore : il y avait des indices, avant même qu'il ne vole des vélos à 13 ans : «Ses dossiers scolaires portaient : «Coléreux par périodes. Très faible en orthographe et en calcul. Ne fait aucun effort» (...) Les études ne l'intéressaient pas». (sic !). Ca y est : on comprend tout. Mauvais écolier = futur voleur = futur assassin.

Et, pour parachever le tableau, on note, au passage : «Quand vint l'heure du service militaire, Patrick qui déteste les soldats et l'uniforme, se débrouille pour se faire réformer (...), histoire de bien faire comprendre quelle est la nature des «contestataires de l'armée».

Bref, c'est le relâchement de l'ensemble des institutions famille, école, armée, justice, qui est la cause de tout le drame.

Face à cela, deux perspectives :

- 1) Tuer le monstre (et fi des lenteurs de la justice !)
- 2) Renforcer les institutions traditionnelles de la société bourgeoise.

3) Durcir, dans une perpétuelle procédure d'exception, l'appareil juridico-répressif et policier.

Il y a comme une odeur de peste brune dans les colonnes de la presse bourgeoise.

Oui, dira-t-on, mais ceci est le propre d'excès inhérents à ce style de presse.

Ah oui ?

Lisons plutôt ce que racontait le 23 février (trois jours après les aveux de P.H.) l'ÉDITORIAL du très sérieux et très austère FIGARO, sous la plume de Max CLOS : (...)

«Il est temps de prendre son sang-froid et — au-delà de la tragédie de Troyes — de réfléchir sur le fond du problème. Et d'abord une question : pourquoi tout cela arrive-t-il ?

Depuis dix ans, dans ce pays, ceux qui ont pour tâche et pour devoir d'éduquer, de commander et de punir, ont failli à leur mission. Le résultat, c'est Patrick Henry et tous les autres, des «loulous» de banlieue aux assassins, en passant par les drogués et les obsédés sexuels.

Les coupables, c'est vous, parents trop occupés pour vous occuper de vos enfants ou qui — de peur de traumatiser les chers petits — avez renoncé à exercer votre autorité. Où sont-ils, et avec qui, vos garçons et vos filles à trois heures du matin ? Vous n'en savez rien. Il faut reconnaître — parents timides — qu'un troupeau de sexologues, psychologues, sociologues vole au secours de votre carence et vous inonde d'alibis.

Et vous, professeurs terrifiés, qui avez cessé d'enseigner pour organiser de «libres discussions» avec de jeunes analphabètes, prêtres qui vous interrogez sur la question de savoir si le Christ n'était pas partisan de la violence, cadres conciliants, incapables d'exiger de vos subordonnés qu'ils fassent leur travail, crainte de vous faire casser la figure, officiers qui masquez volontiers vos galons pour vous concerter avec des bidasses.

La chienlit, la démission de ce qu'on appelait autrefois les classes dirigeantes. Croyez-vous qu'il suffise de guillotiner Patrick Henry pour rétablir l'ordre ?

Une chose est sûre : les périodes de déliquescence se sont toujours terminées par l'avènement d'un régime de fer.

La lâcheté appelle la Gestapo, les Goulag, les procès politiques et les charniers.

Il est grand temps de réagir. Ce n'est pas seulement votre sécurité qu'il s'agit de défendre, mais surtout une forme de civilisation. Ce qui menace la société libérale, ce n'est pas Patrick Henry, mais votre propre démission.»

★ Max CLOS.

* Il faut le lire pour le croire...

Cet article vaudra d'ailleurs des éloges chaleureux à Max CLOS sous la plume de... BRIGNEAU, directeur de Minute. Eh oui.



Mais revenons un instant sur l'aspect « grande fête d'exorcisme » que nous évoquions précédemment.

Un seul exemple suffira sur ce sujet à notre propos : Le « dialogue » entre la « une » et la « der » de France Dimanche (les deux pages extérieures de couverture).

A la une, ce titre : « C'EST UN VRAI DÉMON ».

Superbe exemple, en vérité ; ce qu'on peut lire du premier coup d'œil est :

« C'EST... DÉMON ».

— On ne peut pas y croire ; ce jeune homme a l'air si sérieux (le « C'EST » est au-dessus de la photo de P.H. bavardant, bien peigné, etc... tandis que le « DÉMON » est au-dessus de sa photo de monstre échevelé, se débattant, etc...)

— Si, si : CE jeune homme est un DÉMON, un vrai démon ! (ici, premier sens de « un vrai » : utilisation courante pour appuyer le qualificatif, sorte de superlatif.)

— Non, ce n'est pas possible.

— Si : c'est UN VRAI démon. (Là, deuxième sens de « un vrai », du fait du trait qui vient le souligner : au-delà de la fonction de superlatif, l'insistance sur le caractère réel, existant en chair et en os, du démon).

Soit : l'incarnation du mal.

En bas de la der, par contre, cette légende, en lettres blanches sur fond rouge : « AVEC SON JABOT DE DENTELLE, UN PETIT ANGE ».

Sans commentaire : la pureté, l'innocence, le bien.

Et hop le tour est joué : Le mal contre le bien. Voilà l'essentiel.

De plus, la situation est idéale : l'événement est tout à fait propice à la constitution d'un large consensus national.

Vive le bien ! A bas le mal !

C'est le mal sous toutes ses formes qui est la cause de tous nos maux. Serrons-nous les coudes, resserons la vis aux institutions, et exorcisons le mal : Guillotinsons-le.

Splendide façon de réduire la tension sociale, directement issue de la lutte des classes, à un conflit entre deux « principes éternels » : le bien et le mal.

Un événement symbolise parfaitement ce travail des médias : la mort d'un paysan, tué par un CRS à coups de casque, le jour même de l'éclatement de l'affaire de Troyes, et dont seul Libération s'est fait l'écho (le 23 février, jour de l'éditorial fasciste de Max CLOS dans le Figaro) :

« Michel BAYE est mort. Un garde mobile l'a tué à coups de casque lors de la manifestation paysanne d'Épinal. Il avait 47 ans, 6 enfants, et était agriculteur. Il manifestait comme 10.000 autres paysans contre les décisions de Bruxelles et contre la chute de leurs revenus.

Ils étaient plus d'un millier massés devant les grilles de la préfecture d'Épinal. Ils avaient amené des yaourts pour faire une vente sauvage. A la préfecture, on a décidé de leur faire peur. Le souvenir de la guerre du lait est bien vivant. Plus, elle peut redémarrer d'un jour à l'autre, le prix



du lait ne cessant de baisser. Le gouvernement tenait donc à prendre ses précautions, en montrant sa force. L'ordre était donné au lieutenant des pompiers de brancher les lances d'incendie et d'arroser les paysans. Ces derniers répliquaient par un lancé de pots de yaourts et quelques-uns essayaient de passer les grilles pour aller couper les tuyaux. Les gardes mobiles chargeaient alors. La lutte était inégale : matraques et grenades lacrymogènes contre pots de yaourts. 15 paysans étaient grièvement blessés, plusieurs sérieusement brûlés par les grenades. Michel BAYE se relevait avec la tempe facturée. Emmené à l'hôpital de Nancy, il devait mourir dans la nuit de vendredi à samedi. Alors, pas un mot ou presque aux radios ou dans les journaux. A croire que ce n'est qu'un simple accident. Le meurtre de Troyes est une bonne chose pour Poniatowski.»

✱ G. BRESSON.

Désamorcer la lutte des classes, faire vivre un consensus national (la France n'est plus « scindée en deux », mais unie « face au monstre »), justifier le durcissement de l'appareil juridico-répressif, et l'irruption de l'exécutif dans l'appareil judiciaire, donner une occasion à l'angoisse, la colère, le ras-le-bol, lié à la crise économique et politique, de s'épancher, dans le cadre d'une grande cérémonie d'exorcisme, appeler au redressement des mœurs, des institutions et de la répression, conforter la famille autoritaire, autant d'opérations de la bourgeoisie, qui ont trouvé leurs relais, et leur plus ferme expression dans la grande presse.

Travail idéologique d'autant plus efficace, qu'il est « masqué », et s'adresse directement à l'inconscient des individus (de même qu'il a été conçu, selon toute vraisemblance, de façon presque inconsciente).

C'est alors que l'insécurité économique, historique, du moment créé les conditions favorables à la réception par la structure psycho-affective des individus, d'un grand appel à la sécurité, à l'ordre, soit à l'état d'exception. Réduction du politique au psychique, qui est le processus constant de « récupération par l'idéologie bourgeoise, des besoins RÉELS de la classe ouvrière : A l'insécurité, on répond par des mesures de sécurité ; à ce bémol près, que c'est à une insécurité économique que l'on répond par une sécurité policière...

✱

Voilà donc l'arme dont se sert le pouvoir actuellement : jouer sur l'appareil pulsionnel des masses pour favoriser l'identification des individus à une masse sécurisante unie dans un même combat contre les mêmes dangers, soudée par un contrat social, institutionnel et moral.

✱

Oui, comme le dit France Dimanche : « Comment oublier ces photos ! »

Et surtout, comment oublier que Ici Paris vend 900.000 exemplaires toutes les semaines, et France Dimanche 1 million...

□ Paris, JUIN 76
J.-Y. BARREYRE et B. VERGNES